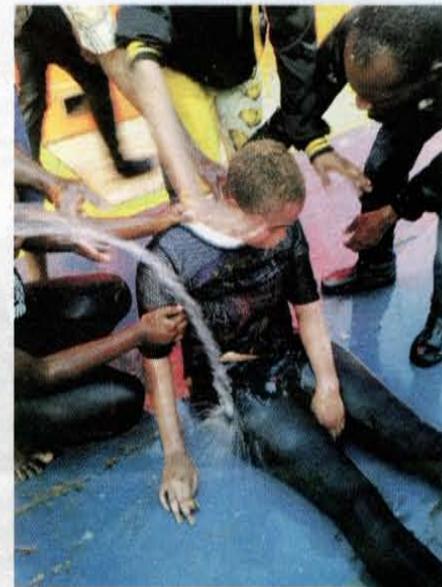
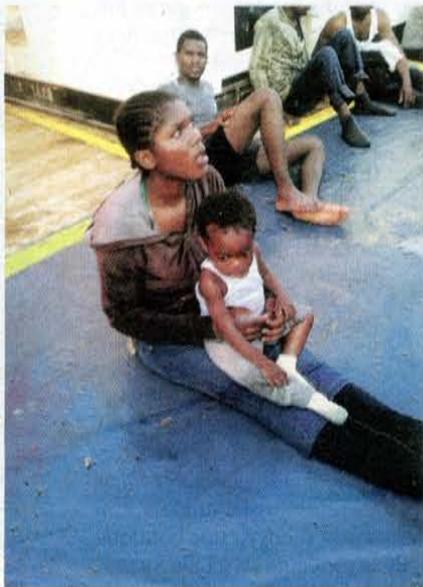




Méditerranée

«*Porter secours, c'est une obligation*»

Capitaine du «Leonard Tide», un remorqueur de plateformes pétrolières, Philippe Martinez a sauvé 1828 migrants à la dérive au large de Lampedusa. Il nous livre son récit et ses photographies.



Par **MICHEL HENRY**
Photos **PHILIPPE MARTINEZ**

En quatre jours – les 4, 12, 13 et 30 août –, Philippe Martinez, capitaine du remorqueur *Leonard Tide*, a récupéré à son bord, selon son propre décompte, 1828 migrants en perdition sur la Méditerranée. Son navire de 72 mètres, qui fait de l'assistance aux travaux pétroliers offshore, travaillait pour la plateforme de forage Zagreb 1, à 80 milles au nord de Tripoli. Une position qui est exactement sur le chemin de Lampedusa, l'île italienne que tant de migrants tentent de rejoindre – plus de 3000 ont péri en Méditerranée depuis janvier, un nombre record, selon l'Organisation internationale pour les migrations. Philippe Martinez a 57 ans, dont trente-cinq de travail en mer. Il a photographié ces sauvetages. Rencontré à Vannes (Morbihan), où il est basé, il nous a raconté.

«On a vu des bras s'agiter»

«On sait que ces arrivées fonctionnent par vagues. Il leur faut du beau temps, une mer plate, car ils embarquent de la côte libyenne. Comme on est informés en permanence, on était avertis qu'on allait en croiser. Au début,

certains passaient sans faire signe. Puis sur un bateau, on a vu des bras s'agiter : ils n'ont que leurs bras pour signaler leur détresse. On s'approche, pas trop près pour ne pas leur faire peur. Avec les jumelles, on observe, on met un Zodiac à l'eau avec deux officiers, l'un parlant arabe, l'autre anglais. Ils me disent que les migrants sont déshydratés, n'ont plus d'essence, plus de nourriture, sont perdus. Ils sont une centaine. Décision est prise de les recueillir : hors de question de les laisser à la dérive.

«Le 13 août, arrive un chalutier de 15 mètres. En Bretagne, on navigue à quatre dessus ; là, ils étaient 650, avec 20 degrés de gîte, la lice tribord qui passait sous l'eau.»

«Puis on prévient la frégate italienne des gardes-côtes qui se charge de les récupérer : je sais qu'ils seront là dans les douze heures. On compte les migrants, on sépare les femmes et les enfants, on leur donne de l'eau et des barres chocolatées. Puis d'autres embarcations arrivent : une barcasse, un Zodiac...

«La première journée, on a eu 784 personnes. Cela s'est reproduit trois autres jours. A chaque fois, mon employeur, Tidewater, numéro 1 mondial des navires dédiés à l'offshore, m'a soutenu, me disant : «*Même si le client gueule, on sera derrière toi.*» Porter secours, c'est

une obligation.

«Voilà du ravitaillement !»

«Chaque fois, les migrants nous racontent les mêmes histoires : le passeur les a abandonnés après quelques heures de navigation, un autre bateau s'est approché, le passeur a dit : «*Tiens, voilà du ravitaillement.*» Il a sauté à bord et le bateau a disparu. Ils ont payé chacun 1000 à 3000 dollars (790 à 2370 euros). Certaines barcasses sont construites spécialement. Les passeurs investissent 25000 dollars (près de 20000 euros) pour la coque et le moteur, puis y entassent 240 personnes. A 2000 dollars chacune, ça leur fait du 480 000 dollars (plus de 380 000 euros)...

«Le 13 août, arrive un chalutier de 15 mètres. En Bretagne, on navigue à quatre dessus ; là, ils étaient 650, avec 20 degrés de gîte, la lice tribord qui passait sous l'eau. Certains tombaient à la mer – une cinquantaine. On les a tous repêchés. Il y avait des voies d'eau, ça s'enfonçait. Pour eux, il était plus que temps. Fin août, autre histoire : un bateau de pêche non identifié a remorqué une barcasse jusqu'à notre plateforme, puis l'a laissée là. On a récupéré 240 personnes. Leur bateau a coulé un

peu plus tard.

«Quand la frégate italienne arrive, le transfert se fait par des Zodiac. Là, les migrants se lancent tous vers l'échelle de corde : ils ont peur qu'il n'y ait pas de place pour tout le monde. J'ai dû faire usage de ma lance à incendie, avec eau salée envoyée dans le visage, pour éviter les risques d'écrasement comme dans un stade.

«La moitié des migrants recueillis viennent d'Afrique subsaharienne (Nigeria, Ghana, Liberia, etc.) ou de l'Est (Erythrée, Somalie...). Sur l'autre moitié, 80% sont de Syrie, d'Irak, de Palestine ou de Libye, et 20% du Sri Lanka. Certains disent qu'ils ont auparavant fait signe à des bateaux qui ne se sont pas arrêtés. Des jumelles palestiniennes m'ont raconté qu'elles s'étaient d'abord réfugiées en Algérie, où des passeurs leur ont fait miroiter que depuis la Libye, il suffit de deux heures pour atteindre Lampedusa. Mensonge ! A quatre ou cinq nœuds, il faut au moins soixante heures, et encore, si on garde le cap. Or, ils n'ont souvent même pas de boussole. On leur a dit : «*C'est vers le Nord !*» Mais si vous vous trompez d'un ou deux degrés au départ, vous passez loin de Lampedusa.»



Le 12 août, les passagers d'un Zodiac surchargé étaient pris à bord du *Leonard Tide*.

Le lendemain, le remorqueur secourait les 650 migrants entassés sur un chalutier.